

Claude JOURDAN

COMMANDO VAMPIRES

Polar fantastique

SUIVI DE

LE CAUCHEMAR D'ESTE
(recueil de contes fantastiques)

COLLECTION FANTAMASQUES

ISSN 1768-2207

ISBN : 978-2-915785-36-4

© Editions du Masque d'Or, 2008

Éditions du Masque d'Or
18 rue des 43 Tirailleurs
58500 CLAMECY
Tél/Fax : 03 86 27 96 42
courriel : masquedor@club-internet.fr
Site Web : www.scribomasquedor.com

DU MÊME AUTEUR

- ❖ *Pour Celui Qui Est Devant*, roman, éditions du Masque d'Or, collection Kobudo, septembre 2004
- ❖ *Princesse et les clochettes* in *Contes à quatre têtes* (ouvrage collectif de contes pour enfants), éditions du Masque d'Or, collection Enfantaisies, septembre 2004
- ❖ *L'Exploratrice*, roman, Editions du Masque d'Or, collection Sagapo, mars 2008

Œuvre en collaboration avec Thierry ROLLET :

- ❖ *Bruce Lee – la Voie du Poing qui Intercepte*, biographie, éditions du Masque d'Or, collection Biostar, avril 2003 – réédité aux éditions Mille Poètes, 2008



REMERCIEMENT

Je tiens à remercier particulièrement Thierry ROLLET, mon éditeur et agent littéraire, pour la contribution qu'il a apportée à l'enrichissement et à la publication de cet ouvrage.

C. J.



CHAPITRE 1

— **D**OCTEUR Farrère ? C'est l'hôpital de Remiremont. J'ai une mauvaise nouvelle : les Grignon se sont évadés. Tous les trois.

Il est des informations qui ne pénètrent pas immédiatement l'esprit, quels que soient les efforts que l'on puisse accomplir pour les y faire entrer. À moins que ce ne soit justement l'absence d'efforts, voire une volonté inconsciente qui les repousse – jusqu'à ce que l'on parvienne à la faire céder devant l'inéluctable.

Jacques Farrère, médecin généraliste au Val d'Ajol, mit ainsi plus d'une minute à vaincre la barrière de son inconscient :

– Que dites-vous ? Les... Tous les trois ?

– Tous les trois, c'est bien ça ?

– Mais... quand ? Comment ?

– Ce matin, vers quatre heures. L'infirmier de garde à leur étage a été retrouvé mort. Ils ont réussi à filer par une fenêtre du premier.

– Mais enfin, c'est impossible !

À l'autre bout du fil, un soupir fataliste :

– Il se trouve que si. Venez plutôt voir. Le patron vous attend à 9 h ou 9 h 30. Ça vous va ?

– Oui, ça va...

– Alors, c'est OK. Au revoir, docteur !

Un dé clic annonça le raccrochage.

Farrère mit une nouvelle minute pour se décider à raccrocher à son tour. Il en perdit au moins quatre ou cinq de plus à demeurer en contemplation devant son téléphone fax. Une violente impulsion de volonté lui fut nécessaire pour refouler la masse compacte des interrogations qui pénétraient son esprit dans une bousculade innommable. Il bondit de son siège, attrapa son manteau, prit le temps de vérifier que ses clefs de voiture se trouvaient bien dans l'une des poches et, au passage, prévint son assistante :

– Annulez tous mes rendez-vous pour ce matin !

Un bref instant après, il quittait son cabinet de la rue du Stade et fonçait vers la Fourrière Lyris, pour rattraper la route de Remiremont.

Dans sa tête, repassait malgré lui le film de ce qu'il appelait volontiers le plus grand événement de sa carrière, pourtant encore jeune – l'un des plus impressionnants, quoi qu'il en soit.



Au début de l'été, deux mois plus tôt, Georges Grignon, ouvrier métallurgiste, se trouvait dans le cabinet du docteur Farrère, pour la quatrième fois consécutive en deux semaines.

Jacques avait tout de suite noté ce qui, de toute façon, ne pouvait passer inaperçu : la peau du visage et des mains du pauvre homme avait subi une altération qui allait en s'aggravant... C'était peu dire ! Lors de sa première visite, Georges Grignon présentait toute une collection de pustules, de dartres, voire de plaies ; certaines, qu'il avait eu le mauvais réflexe de gratter, suppuraient. Jeune médecin aux diagnostics rapides, Farrère avait cru reconnaître sur ce visage ainsi ravagé une forme de psoriasis et prescrivit deux pommades différentes, promettant une guérison sous trois ou quatre jours.

Georges Grignon, homme ponctuel, était revenu au terme de ce délai de traitement, pour montrer au docteur que la guérison annoncée n'était pas au rendez-vous. Bien loin de là : les pustules avaient triplé en nombre et en volume et, si les plaies ne suppuraient plus, elles avaient en revanche fait place à des excoriations assez étendues, en bordure desquelles stagnaient des peaux mortes, comme si le visage du malheureux patient était sur le point d'être écorché vif :

– Mon Dieu ! Qu'avez-vous fait ? Vous vous êtes frotté la figure au gant de crin ou au papier de verre ?

La plaisanterie, dont Farrère avait coutume d'user pour rasséréner ses patients, tomba à plat :

– Non, docteur, pas besoin de ça : j’ai la peau qui fout le camp, tout simplement ! Votre traitement, autant rien ! J’en ai même passé à ma femme et à mon fils. Voyez le résultat !

En effet, Georges s’était fait accompagner de son épouse, Julie, ouvrière dans la même entreprise et qui présentait les mêmes détériorations – le mot n’était pas trop fort – sur les joues, le nez, le front, le menton ; comme chez son mari, elles étaient même sur le point de gagner le cou.

– C’est pas tout, poursuivit Georges. Reluquez un peu ça !

Il montra ses mains, dos et paume, sa femme fit de même. Excoriations, pustules, peaux mortes, tout y était dans le même état que sur les visages.

– Alors, qu’est-ce que vous en dites, hein ?

Jacques éluda partiellement la question :

– Vous dites que votre fils présente la même infection, sur les mains et le visage ?

– Du pareil au même, docteur !

– Pourquoi ne me l’avez-vous pas amené ?

– Y a école aujourd’hui. Les vacances, c’est pas avant huit jours.

– Pourtant, intervint Julie, je t’avais bien dit qu’il fallait l’amener : ses copains n’osent plus l’approcher, même les profs le regardent comme un pestiféré ! Une vraie pitié !

Georges parut se ratatiner sur lui-même :

– Sûr ! Même qu’il commence à avoir ces saloperies-là sur les bras et les jambes ! À la boîte, on nous appelle déjà “les vérolés” ! Il n’a rien dit, le p’tit, mais si c’est pareil à l’école... !

Les lèvres du père eurent un tremblement et la mère essuya furtivement une larme.

Farrère se sentit ému. La souffrance, morale et physique, il l’avait déjà vue. Mais celle-ci se teintait alors d’exclusion, d’intolérance. Une grave maladie de peau est encore un sujet de honte, en tous cas de rejet, en 2003. Le jeune médecin prescrivit d’autres remèdes, notamment un savon liquide antiseptique puissant, puis rédigea une lettre ouverte pour un confrère dermatologue, auquel il téléphona pour obtenir un rendez-vous au profit des Grignon. Il raccompagna le couple en lui demandant de revenir la semaine suivante, si possible avec l’enfant.

Le mardi suivant, malgré la chaleur caniculaire de ce début d’été, les Grignon étaient revenus vêtus d’épais pull-overs et de pantalons de velours côtelé. Georges portait même une casquette et son fils, Cédric, un bonnet, tous deux enfoncés jusqu’aux oreilles. Julie s’était couvert la tête d’un foulard. Saisi d’un affreux doute, Farrère déchiffra la réponse du dermatologue :

Cher confrère et ami,

Le cas de Monsieur et Madame Grignon et de leur fils me semble relever d’une infection virale extrêmement puissante dans ses possibilités destructrices de l’épiderme. En outre, les parents et l’enfant déclarent avoir perdu du poids et ressentir des brûlures cutanées, ainsi que des éblouissements douloureux lorsqu’ils s’exposent à la lumière extérieure naturelle.

J’avoue n’avoir jamais rencontré une telle pathologie en quinze années de pratique et ne peux, pour le moment du moins, que vous renvoyer les patients pour de nouveaux examens.

J’approuve votre traitement, je l’ai complété par de nouvelles prescriptions, mais je ne saurais trop encourager la famille Grignon à envisager une hospitalisation d’urgence dans un service de dermatologie.

Sentiments dévoués,

X...

Jacques sentait s’accroître une nervosité que jamais encore, il n’avait ressentie face à ses malades. Après avoir fait déshabiller toute la famille, il examina les pustules et les écorchures qui s’étaient en effet multipliées au point d’affecter le corps entier – à l’exception de la plante des pieds et de toutes les parties toujours recouvertes. Il s’alarma encore davantage en examinant Cédric :

– Vous auriez dû me l’amener plus tôt !

En effet, le corps du malheureux garçon, âgé de 13 ans à peine, était encore plus marqué que celui de ses parents, à tel point qu’il paraissait plus brûlé qu’écorché. Il paraissait souffrir intensément et poussa des cris lorsque le médecin palpa les endroits les plus atteints, notamment au niveau des cuisses et des avant-bras :

– On dirait que tu t’es brûlé par-là !

– Oui, répondit le gosse, avec des larmes dans la voix. J’ai commencé à avoir des boutons et des écorchures sur la figure et sur les mains, comme papa et maman. Et puis, les derniers jours d’école, comme il faisait déjà chaud, on a tous commencé à se mettre en short et en tee-shirt. Quand on sortait dans la cour, à la récré, j’avais mal en restant au soleil, comme s’il me brûlait partout partout ! Je me suis mis à l’abri sous le préau, mais les copains se foutaient de moi et les pions m’ont dit de retourner dans la cour... Et puis, je suis tombé dans les pommes un jour et papa est venu me chercher. Je ne suis plus retourné à l’école après. C’était trois jours avant les grandes vacances...

– Ah ! Tu as eu un malaise ? Ça t’a fait comment ?

– Comme si le soleil voulait me manger !

– Oui, intervint le père, il a raconté ça aux pions, aux profs, au dirlo et tout le monde s’est foutu de lui ! C’est pas croyable, tout de même !

– Attendez, Monsieur, laissez-le finir... Et puis ?

– Je vous jure, Monsieur le docteur : j’ai vu comme une grosse boule de feu qui fonçait sur moi... et puis, je ne sais plus.

– Pas de vertige ? Tu n’as pas senti tout tourner autour de toi ?

Le garçon nia. Farrère nota son état d’amaigrissement anormal, comme il avait déjà remarqué celui des parents. À coup sûr, il s’agissait d’une maladie qui affectait d’abord la peau, mais aussi tout l’organisme. L’hospitalisation s’imposait et il n’hésita pas à la dire aux patients. La mère s’affola et sanglota, imitée par son fils qui se réfugia dans ses bras. Le père s’indigna :

– Alors, c’est vrai ? On est des pestiférés ?

Ce ne fut pas sans peine que le jeune docteur parvint à persuader les malheureux parents. Cependant, ils finirent par se rendre aux raisons de Jacques quand il les eut fait avouer qu’eux-mêmes ressentaient les mêmes symptômes que leur fils : sensations de brûlures au soleil, perte d’appétit et de poids, etc. Julie confessa même qu’elle avait eu, elle aussi, un malaise analogue à celui de Cédric alors qu’elle était occupée à étendre du linge dans le jardin.

Le surlendemain, les Grignon s’installaient au centre hospitalier de Remiremont, dans un service Dermatologie qui s’avoua rapidement dépassé par cette étrange et fort inquiétante maladie.